This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

848
R860
S58

A 941,517

SE TAIRE ET PAIRE

ÉLOGE

DE

J.-J. ROUSSEAU

PAR

EMILE SIGOGNE

(Se vend au bénéfice du Centenaire.)

PRIX : 60 CENTIMES

PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

NEUCHATEL — LIBRAIRIE J. SANDOZ

GENÈVE — LIBRAIRIE DESROGIS

1878

ÉLOGE

DE

J.-J. ROUSSEAU

ÉLOGE

DE

J.-J. ROUSSEAU

PAR

EMILE SIGOGNE

(Se vend au bénéfice du Centenaire.)

PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

NEUCHATEL | GENÈVE

LIBRAIRIE J. SANDOZ | LIBRAIRIE DESROGIS

1878

14F
R860
S5F

NEUCHATEL. — IMPRIMERIE DE L.-A. BOREL.

Gift
Virginia
7-31-47

11-30-50 MFP

For, then, he was inspired, and from him came
As from the Pythian's mystic cave of yore,
Those oracles which set the world in flame,
Nor ceased to burn till kingdoms were no more:
Did he not this for France? which lay before
Bow'd to the inborn tyranny of years?
Broken and trembling to the yoke she bore,
Till by the voice of him and his compeers
Roused up to too much wrath, which follows
[o'ergrown fears.

Byron — Child Harold. Canto the third.

MFP

Quand l'ange de la mort, l'ange aux funèbres ailes,
Le noir être voilé qui garde le tombeau,
Reçut en souriant entre ses mains fidèles
Ta grande âme échappée au corps, ce lourd fardeau,

Quand tu pris ton essor aux sources éternelles
Pour puiser à plein cœur le saint amour du beau,
Ton esprit libre enfin d'entraves corporelles
Connut le mot caché de l'énigme, ô Rousseau!

Et tu compris alors, ô vérité sacrée!
Que pour un noble but la vie est endurée,
Que souffrir est un don, réel, mystérieux,

Et que l'âme captive, ici-bas torturée
Lorsque la nuit se fait, se transforme, épurée
En la divine étoile qui brille au front des cieux.

Emile Sigogne.

ÉLOGE

DE

J.-J. ROUSSEAU

Un des sentiments qui élèvent le plus l'homme est l'admiration du génie. Nous avons tous dans nos cœurs cette pure étincelle : l'amour du beau. Qui est-ce qui n'a pas senti dans son être cette puissance secrète qui s'empare de nous à la vue des merveilles que la nature nous présente ? Qui est-ce qui n'a pas éprouvé l'irrésistible pouvoir de cette force mystérieuse qui fait naître en notre âme des aspirations vers quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus parfait que ce qui frappe nos sens, vers ce quelque chose d'inconnu et d'éternel que nous pressentons sans cesse, sans comprendre jamais ? Ce sentiment d'admiration que nous portons aux grands hommes, où a-t-il sa source, si ce

n'est dans l'amour même du beau, du parfait, du divin ? Le génie est ce qui sur la terre se rapproche le plus de la toute-puissante divinité. A lui seul il en contient la preuve, peut-être la plus éclatante et la plus irrécusable. Ceux qui n'ont plus d'autres adorations conservent encore celle-là. Sur les ruines de toutes les croyances, à la place des illusions détruites, elle survit vivace et ardente.

Ne craignons donc point de payer aux grands hommes le tribut de notre admiration. Rien ne grandit plus notre nature que cet abaissement volontaire devant ce que nous sentons supérieur à nous. C'est en même temps une dette qui nous incombe. Ce dont nous avons à cette heure pleine et entière jouissance, c'est à leurs travaux, à leurs efforts, à leurs souffrances que nous en sommes redevables. Ce culte que nous leur rendons est un devoir qui s'impose à l'humanité.

Quand ils vivaient, la raillerie, l'envie, la haine leur ont fait cortége et ont ajouté aux tourments intérieurs de leur âme leurs obsessions cruelles et incessantes. Que, lorsqu'ils ne sont plus, le pur rayonnement de la gloire vienne doucement reposer sur leur renommée, que leur immortalité nous soit sacrée; oublions en eux l'homme, oublions leurs faiblesses, leurs vices même, ils ont trop souffert pour ne pas les avoir expiés, et ne nous souvenons que des grandes actions qu'ils ont

accomplies et des traces illustres dont ils ont marqué leur passage.

De nos jours, il existe une certaine tendance à dénigrer les grandes réputations, à passer sur les hautes intelligences le niveau égalitaire; la médiocrité, ne pouvant s'élever, voudrait abaisser ; les pygmées, ne pouvant se hausser, voudraient rapetisser les géants. Cette soif de nivellement est malsaine. L'admiration des grands hommes est au contraire féconde, elle peut en produire de nouveaux; mais la plate raillerie, la morsure baveuse, la satisfaction misérable de verser sur un nom illustre tout le fiel qu'une âme aigrie renferme, ne peut que tarir à leur source les aspirations vertueuses de notre nature.

Ce progrès dont nous sommes fiers, ces lumières qui ornent notre siècle, ces conquêtes arrachées au prix de tant de sang et de commotions violentes, les principes sur lesquels le monde moderne s'appuie, n'est-ce pas là leur œuvre ? Et si nos regards, se reportant en arrière, embrassent l'immense étendue du passé, ne voyons-nous pas que toutes les victoires remportées sur l'ignorance, sur les passions brutales, sur la nature, sur l'homme même, sont dues à un nombre relativement infime d'esprits puissants qui s'ouvraient à travers d'effrayants obstacles un chemin vers l'idéal qu'ils rêvaient?

Voilà les vrais conquérants, les seuls qui soient

bienfaisants, les seuls dont les triomphes ne coûtent pas de larmes, les seuls qui soient vainqueurs au profit des vaïncus. Ils luttent, ils puisent dans leur âme tout ce que la nature féconde y a mis, ils se consument au feu qui les brûle; pour récompense les sots se moquent d'eux, les méchants les calomnient, leur nom est bafoué; sur quelque place de Grève, la main infamante du bourreau jette aux flammes leur œuvre vivante, ils meurent. Et aussitôt qu'à la tempête a succédé le calme, l'idée triomphante apparaît et dore de sa pure lumière les fronts de la foule envieuse.

Eh! bien c'est là sans doute la plus grande satisfaction de ces âmes d'élite, la pensée du bien accompli pour les autres, le pur orgueil d'avoir fait faire à l'humanité un pas en avant et de pouvoir dire en disparaissant dans l'ombre du tombeau :

« Mon passage n'a pas été inutile, je n'ai pas tra-
« vaillé que pour moi, j'ai creusé mon sillon, d'au-
« tres cueilleront ma gerbe ; les êtres venus après
« moi profiteront de mes travaux; dans leurs es-
« prits, dans leurs pensées, dans leurs désirs ver-
« tueux de soulager l'humanité, mon esprit vivra ;
« le souffle par lequel ils se sentiront animés, sera
« mon souffle; ce sera là mon immortalité! »

Parmi ceux qui ont exercé sur leur siècle une influence régénératice, Rousseau se trouve au premier rang. Il fut, dans toute la force du terme, ré-

formateur, son génie atteignit toutes choses; il accomplit une révolution dans les lettres, dans les mœurs, dans l'éducation, dans la politique. Tout le monde connaît les ouvrages de Rousseau. Quel est l'esprit cultivé qui n'a pas lu, qui n'a pas médité sur ses écrits tout imprégnés d'une pensée profonde et d'une chaleureuse éloquence? Quel est le cœur qui ne s'est pas déchiré au spectacle des angoisses incessantes qui remplissaient son âme trop sensible, et qui n'a pas frémi de douleur à la contemplation de sa triste destinée?

Ce n'est donc pas de Rousseau, écrivain, penseur, philosophe, moraliste, que nous voulons surtout parler, mais de Rousseau comme homme, comme homme bon, dévoué, souvent répréhensible, c'est vrai, mais toujours sincère, conservant au milieu d'une société corrompue une candeur d'âme qui étonne et qu'on admire, ne se composant point devant son siècle une figure mensongère, ne couvrant pas ses traits d'un masque, ne déguisant point sa pensée sous des paroles trompeuses, ne cachant point sous une froideur hautaine les blessures dont saignait son cœur.

C'est l'homme sincère dans un siècle faux, c'est l'homme simple dans une civilisation pourrie jusqu'à la moëlle; c'est l'amant passionné de la nature à une époque sans enthousiasme que nous voulons présenter ici.

Sur son tombeau, le silence a souvent été troublé par des bruits injurieux pour sa mémoire. La calomnie a poursuivi Jean-Jaques jusque dans le recueillement de la mort, et s'est plu à noircir toutes ses actions. On a exagéré ses défauts et diminué ses vertus. On n'a pas assez parlé de son désintéressement, de sa compassion tendre pour les malheureux, sympathie instinctive et douce des souffrants entr'eux, de sa haine ardente de la tyrannie, de son noble amour de la franchise et de la vérité « et par dessus tout de sa fière et courageuse probité. On n'a pas assez montré Rousseau à l'apogée de la célébrité, arbitre des esprits, jouissant d'une gloire littéraire qui n'avait d'égale que celle du seigneur de Ferney, entouré d'écrivains dont les talents se traduisaient en rentes, en pensions, en bonnes espèces sonnantes, et malgré cela, pauvre, refusant argent, cadeaux, pensions, trop franc pour courtiser, trop fier pour recevoir, charitable et bon, sans ambition et sans envie. Et quand, en proie à ces visions qui prenaient naissance dans son imagination surexcitée par une extrême sensibilité, par mille dégoûts, mille chagrins intimes, mille maux trop réels, il se croit un objet d'aversion pour le monde entier, et ne voit qu'ennemis l'environnant et le harcelant, dans cet état douloureux de son âme, il ne hait pas, il s'afflige. Il se plaint des calomnies dont on l'accable, inévitable

accompagnement des hautes réputations ; il parle « de cette âcre fumée de gloire qui fait pleurer », et, s'éloignant des hommes sans qu'aucun sentiment haineux l'y pousse, il va chercher dans les solitaires asiles, où se recueille la nature, l'apaisement de ses douleurs.

Bien qu'il restât dans l'obscurité jusqu'à trente-huit ans et que les observateurs superficiels le considérassent comme un esprit ordinaire, il possédait néanmoins une intelligence d'une remarquable précocité. A sept ans il lisait des romans. Il eut pour cette lecture, et cela en commun avec d'autres grands écrivains, une prédilection marquée ; elle contribua à lui donner une connaissance profonde du cœur humain. Tout jeune aussi il lisait Plutarque, l'auteur privilégié des grandes âmes, celui dont il lui suffisait d'évoquer le nom pour ramener plus tard, dans les temps malheureux, la sérénité sur son front. Il y puisa cet âpre amour de la liberté qui l'anima toute sa vie. Quelle destinée que la sienne ! Jusqu'à trente ans, tour-à-tour greffier, graveur, laquais, valet de chambre, séminariste, interprète d'un archimandrite, secrétaire de cadastre, maître de musique, précepteur, embrassant chacune de ces carrières, le cœur tout gonflé d'espoir, l'imagination toute remplie de perspectives riantes, pour revenir bientôt, désabusé, retremper son courage auprès de Mme de Warens, « sa chère maman. »

Rousseau ne suivit dans ses études aucune route tracée ; il se portait du côté où le poussait un sentiment instinctif, il obéissait à une impulsion spontanée ; observateur et réfléchi, il acquérait beaucoup par la pratique des hommes et des choses ; son instruction variée, embrassant à la fois un nombre assez considérable de sujets, manque parfois, en la raison de son étendue, de solidité et de profondeur. Au milieu de ses pérégrinations, de ses aventures, de ses traverses, parcourant tous les degrés de l'échelle sociale, valet de chambre à dix-huit ans, secrétaire d'un ambassadeur à trente ans, se frottant à tous les milieux, thésaurisant une multitude d'observations, de nuances infinies puisées dans toutes les sociétés, ami du prince de Conti, époux d'une blanchisseuse, il obtint cette science de la vie et du cœur humain, que l'étude des livres, si approfondie qu'elle soit, ne pourra jamais donner même aux plus opiniâtres et aux plus acharnés.

Rousseau se fit donc lui-même, il n'eut point de maîtres, ou plutôt il en eut un, un seul, la nature, ce maître si simple et si grand, si doux et si sublime, dont la voix mystérieuse va droit à notre cœur, ce compagnon divin, ce grand charmeur qui nous attire loin des hommes et nous apprend à nous passer d'eux.

Si jamais âme au monde fut faite pour comprendre, pour aimer la nature, ce fut celle de

Rousseau. Il avait pour elle l'adoration tendre d'un enfant pour sa mère. Accablé d'ennui, tourmenté de maux réels et de chagrins imaginaires, en butte aux tracasseries mesquines de celle qui fut son indigne compagne, dégouté des hommes et fuyant le monde, il se réfugiait sous l'abri des grands bois, il allait goûter sous l'ombrage des arbres le calme vivifiant de la solitude.

C'est dans ce commerce intime avec la nature qu'il s'enivra des plus pures joies, des plus vives jouissances de toute sa vie.

La nature, ici, ce n'est pas cette idée abstraite par laquelle nous entendons l'ensemble des lois qui régissent cet univers ; non, la nature telle que l'aimait Rousseau, c'est l'ensemble des objets sensibles qui frappent nos regards, les bois qui revêtent leurs couronnes de feuilles, l'azur transparent des beaux lacs, les vagues contours des montagnes, les hauts pics neigeux aux formes élancées, aux arêtes audacieuses qui se perdent dans les nues, le vaste ciel bleu tout éblouissant de cette pure lumière que les anciens regardaient comme le bienfait le plus précieux de la vie. Ce charme indicible qu'ont pour nous les objets inanimés, cette communication intime et douce de la nature morte avec la nature vivante, cette émotion sereine dont le cœur déborde en face du sublime spectacle de l'univers, ces élancements subits de

l'âme vers l'infini qu'elle semble découvrir, cet enthousiasme divin qui s'empare d'elle et lui fait pressentir la grandeur de sa destinée, Rousseau ressentait ces impressions dans toute leur plénitude. Son âme ardente montait plus haut; à travers l'objet créé, il apercevait le créateur et lui rendait hommage. Pour qui sait lire dans ce vaste livre de la nature, ouvert à tous les yeux, n'est-ce pas là la source féconde des grands sentiments?

Aussi, Rousseau, tout plein de ce culte, détestait le séjour des villes. L'horizon resserré, que la fumée assombrit, arrêtait ses regards; partout la main de l'homme, le spectacle de ses vices, de ses passions, de ses joies, de ses misères. Il préférait le recueillement d'une solitude champêtre, où l'on trouve la paix dans l'honnêteté du cœur.

La nature aime ceux qui l'aiment; elle ne s'impose pas à l'admiration de tous, elle ne dévoile pas tous ses attraits à la curiosité du vulgaire, elle a de pudiques beautés que ses amants contemplent et dont ils s'enivrent en secret. Rousseau se reposait dans cette contemplation.

Des esprits malveillants, mettant à profit certains aveux que Jean-Jacques publia dans ses Confessions, se sont efforcés de jeter un doute sur son honnêteté. Quelles qu'aient été ses fautes, la bizarrerie de son humeur, l'étrangeté de son caractère, Rousseau avait l'âme foncièrement honnête. A l'appui

de cette assertion les preuves abondent. Secrétaire de l'ambassadeur de France à Venise, la conduite loyale qu'il y tint, forma contraste avec les intrigues sans pudeur des fripons qui tripotaient autour de lui. Il servit la France avec une habileté et un dévouement désintéressés. De retour à Paris, il trouva une position de secrétaire chez Madame Dupin, aux modestes appointements de neuf cents francs par an.

Ce fut vers ce temps qu'il publia son discours sur les *Sciences et les Arts*. Personne n'ignore à quelle occasion ce discours fut composé et comment Jean-Jacques, saisi d'une inspiration subite, le cœur soulevé par une émotion violente, s'assit sous l'ombrage d'un chêne et écrivit la fameuse prosopopée de Fabricius. Cet écrit marque le commencement de sa célébrité; comme il le dit lui-même, « il le jeta dans la littérature; » par lui, il trouva la gloire et perdit le repos.

Ce fut aussi vers cette époque qu'il noua ces liens qui l'enserrèrent si douloureusement tout le reste de sa vie. Thérèse ne l'aimait point; incapable de comprendre son génie, elle était indigne de l'admirer. Cette femme bornée, qui le fut toujours, même après trente-trois ans de séjour avec Rousseau, bavarde, grossière, acariâtre, querelleuse, méchante, l'abreuva de chagrins dans la vie intime de son foyer. Il subissait son influence, et lui était

soumis comme un enfant; si méfiant à l'égard des autres, se croyant sans cesse l'objet d'attaques, de conspirations, il plaçait en elle une confiance sans bornes. C'était là un besoin de sa nature; au milieu des inimitiés qui le rendaient sombre, il lui fallait l'affection sûre et fidèle d'un être en qui il pût avoir foi; et comme dans ce monde où l'infidélité était à la mode, les femmes lui semblaient légères et menteuses, hypocrites et perfides, il prit une fille simple, ignorante, s'attacha à elle avec une constance dévouée et l'aima. Aussi, quand il s'aperçut qu'il s'était trompé, quand cette illusion, la dernière, disparut, quel effrayant coup il reçut dans l'âme!

Rousseau se tint à l'écart de la société. Fut-ce caprice bizarre, étrangeté de caractère, sauvagerie? Non, il faut chercher ailleurs la cause de cet éloignement. Pour fuir ainsi le commerce des hommes, il avait un plus haut motif. Dans la première partie de sa vie, donnant libre essor à son humeur vagabonde, courant d'aventures en aventures, il avait appris à connaître le monde, et l'on sait qu'une telle science ne s'acquiert pas sans qu'il en coûte à la pureté du cœur, sans que les vertueuses dispositions de l'âme soient soumises à de terribles épreuves. Il avait observé la société sous ses mille aspects différents et en était arrivé à cette conclusion qu'il était impossible d'y prati-

quer la vertu. Sa séparation d'avec le monde concorde avec la résolution qu'il avait prise de se vaincre dans les plus petites choses. Aussi, fut-il à ce sujet d'une inébranlable fermeté, contre laquelle Thérèse elle-même fut impuissante.

Après la publication de son « Emile », l'enfant de sa prédilection, celui qui lui coûta le plus de jouissances et le plus de maux, le 29 juin 1762, il fut déclaré coupable et décrété de prise de corps. La société lui rendit en haîne et en injustice ce qu'il lui donnait en indifférence. Elle fit usage, contre lui, de ses magistrats, de ses tribunaux, de ses lois. Elle se sentait attaquée et, comprenant elle-même combien les coups qu'on lui portait frappaient juste, elle poursuivit de sa colère son audacieux agresseur. Rousseau entendit s'élever contre son œuvre le concert le plus discordant. Les dévots et les impies, les religieux et les athées, le clergé et les philosophes, se réunirent dans un accord de réprobation. La Sorbonne tonna et rendit ses décrets en mauvais français. On brûla son livre. Il prit la fuite et erra quelque temps sans savoir où chercher un refuge contre la persécution qui le menaçait. Le grand Frédéric lui offrit un asile à Môtiers-Travers où il se fixa pendant quelques mois, se livrant à son occupation favorite, herborisant tous les jours sur le Jura et étudiant le

système sexuel de Linnæus. La populace du lieu, fanatisée, s'ameuta et faillit le lapider.

Pierre éternellement jetée à tout proscrit !

dit le poète. Rien ne manqua au malheureux Rousseau. Sa liaison avec David Hume, son séjour en Angleterre, où il écrivit les six premiers livres des Confessions, sa rupture éclatante avec l'historien anglais, rupture qui fit autant de bruit, écrit celui-ci, que si le roi de France avait déclaré la guerre au roi d'Angleterre, son retour à Paris, où il habita la rue qui maintenant porte son nom, furent les principaux événements qui suivirent.

A Paris, la vie de Jean-Jacques était de la simplicité la plus frugale, celle d'un Spartiate vivant à Athènes. Ses ressources consistaient en mille cent quarante livres de rentes, dont six cents livres étaient payées par le libraire qu'il avait enrichi, et en son travail de copiste. Il s'affranchissait de la curiosité du public qui était très vive à son égard, et recevait parfois les visiteurs d'une façon brusque et bourrue qui lui était peu naturelle. La maladie cruelle dont il avait souffert toute sa vie, le torturait de plus en plus et ajoutait les tourments de l'âme à ceux du corps.

La modeste petite chambre où il travaillait, avait pour ameublement une table, quelques chaises, le bureau sur lequel il écrivait, le tout reluisant de

propreté. Un jour, en rentrant chez lui, il se mit à contempler cet humble mobilier avec un rayonnement de bonheur et de fierté dans le visage. Corancez, qui nous a laissé du philosophe genevois un portrait si fidèle et si touchant, se trouvait présent. Il lui demanda la cause de cette expression de bonheur inaccoutumée.

— « Ces meubles sont à moi ! » s'écria-t-il avec toutes les démonstrations de la joie la plus grande.

Voilà donc Rousseau à plus de soixante ans, Rousseau qui n'avait qu'à daigner vouloir accepter ce qu'on lui offrait de toutes parts, pour vivre dans le luxe et l'opulence, et qui se privait de vin à déjeûner pour pouvoir en boire à dîner, Rousseau qui ressent dans son cœur la joie profonde et naïve d'un enfant, à la vue de la chaise où il s'assied d'habitude, du bureau où il travaille, parce qu'il vient de les payer, de les payer de son argent, fruit d'un travail laborieux et ingrat, le travail d'un copiste, parce qu'enfin ils sont bien à lui !

Le prince de Ligne, dans un charmant récit qu'il fait d'une visite qu'il rendit à Rousseau, écrit ces quelques lignes qui dans leur simplicité contiennent le plus bel éloge.

« ...Sa vilaine femme ou servante nous inter-
« rompait quelque fois, dit-il, par quelques ques-
« tions saugrenues qu'elle faisait sur son linge et
« sur sa soupe. Il lui répondait avec douceur et au-

« rait ennobli un morceau de fromage, s'il en avait « parlé. Je ne m'aperçus pas qu'il se méfiât de moi « le moins de monde. A la vérité je l'avais tenu « bien en haleine depuis que j'entrai chez lui, pour « ne pas lui donner le temps de réfléchir sur ma « visite. J'y mis fin malgré moi, et après un silence « de vénération. Je quittai le galetas, séjour des « rats, mais sanctuaire du génie. »

Le prince de Ligne ajoute plus loin : « Ses yeux « étaient comme deux astres, son génie rayonnait « dans ses regards et m'électrisait. »

Rousseau fuyant la société, avait, sans peut-être le croire, beaucoup des qualités qu'on y prise. Poli sans affectation, sans recherches, plein de bonhomie, d'une conversation facile, enjouée, qui, malgré lui, et sans qu'il parût y prendre garde, s'illuminait des éclairs de son génie, il savait dans l'intimité, quand rien ne l'offusquait, charmer les esprits et captiver les cœurs de ceux qui l'écoutaient. Il parlait de ses ennemis, de ceux même qui l'accablaient des plus violentes insultes, sans animosité, sans colère. Le jugement qu'il portait sur eux, était exempt de malice et d'envie, et la droiture de son caractère perçait à chaque instant dans ses discours.

« Pendant le cours de dix années que j'ai vécu « avec lui, dit Corancez, je ne lui ai entendu *dire* « *du mal de qui que ce soit.* »

Souffrant de plus en plus, il songea à s'éloigner de Paris. Il accepta la proposition qu'on lui fit d'aller se fixer à Ermenonville, dans une petite campagne solitaire, où il pouvait vivre suivant ses goûts. Il y passa les quarante derniers jours de sa vie. Le 2 juillet 1778, Rousseau s'était enfermé dans sa chambre. Quand on y pénétra, on le trouva, étendu sans vie, ayant à la tête un trou profond ; la fenêtre était ouverte, et dans l'embrasure se trouvait le fauteuil vide. Donc, avant de mourir, il était venu s'asseoir là; il avait plongé ses yeux qui allaient s'éteindre pour jamais, dans la douce lumière du ciel bleu, à la saison où il resplendit de tout son éclat; il avait aspiré avec un douloureux enivrement l'air parfumé des prairies et la fraîcheur des bois, ses regards s'étaient perdus dans l'immensité mystérieuse, où son âme allait disparaître; avant de s'ouvrir le tombeau, il avait contemplé les grâces de celle qu'il aima tant; il avait savouré pour la dernière fois ce spectacle de vie et de sérénité qu'elle lui offrait; son être expirant s'était ouvert devant elle en épanchements pieux, et son âme, prête à s'enfuir, avait puisé la force et l'espoir dans le resplendissement sacré de la nature qui souriait.

Tout lui avait menti, tout l'avait abandonné. Celle en qui, dans la sincérité de son âme, il avait placé une foi entière, celle qu'il avait prise hum-

ble et pauvre, pour en faire plus sûrement une compagne fidèle, qu'il avait élevée jusqu'à lui, en l'honorant du commerce intime de son génie, le seul être dans le vaste monde qu'il pensât lui être dévoué, cette femme, cette épouse sacrifiait son attachement et son devoir envers l'infortuné grand homme au grossier amour que lui inspirait un palfrenier!

Comment mourut Rousseau? Le doute n'a pas cessé d'exister à ce sujet. Il succomba à une attaque d'apoplexie, dirent et constatèrent les médecins: il s'est suicidé, dirent et pensèrent beaucoup de ceux qui connaissaient l'état affreux et désespéré de son esprit.

Quoi qu'il en soit, ne portons pas de jugement sévère; qui peut découvrir le secret des âmes?

La France rendit à la mémoire du philosophe de Genève les plus grands honneurs. Les plus illustres orateurs s'inspirèrent de ses idées, sa renommée s'accrut, son influence grandit. Le 21 décembre 1790, sur la proposition d'Eymar, l'Assemblée nationale décréta qu'il serait élevé une statue à l'auteur d'*Emile*, et qu'une pension de mille cinq cents francs serait accordée à sa veuve. Le 11 octobre 1794, ses cendres furent déposées en grande pompe au Panthéon. Le peuple de Paris réunit dans la solennité d'une sépulture triomphale les restes des deux grands hommes, dont les gé-

nies, différents et souvent opposés, mais se rencontrant dans un effort commun contre les abus et les préjugés d'un régime détesté, avaient, en combattant toutes les intolérances et tous les fanatismes, hâté l'écroulement du vieux monde et préparé l'avènement du nouveau! Jean-Jacques Rousseau et Voltaire!

Les écrits de Rousseau sont, comme on le sait, remplis de paradoxes; le bon grain et l'ivraie s'y trouvent mêlés dans un assemblage confus. Son esprit mal équilibré obéissait trop facilement aux impulsions d'un cœur ardent et d'une sensibilité maladive; la passion, impérieuse et violente, impose trop souvent silence à son jugement. Et cependant quel amour sincère de la vérité, même lorsqu'il préconise l'erreur! Quel enthousiasme pour le beau n'admire-t-on pas jusque dans ses égarements? C'est l'homme des contradictions, dit-on. Son cœur ressemblait à cette statue de Memnon, dont parlent les anciens, qui, lorsque le soleil la frappait de ses rayons, rendait des sons harmonieux. La passion, en le touchant, en tirait des accords qui variaient, suivant la nature et l'intensité du sentiment.

On a beaucoup reproché à Rousseau, ses « Confessions », on les a attribuées à un orgueil démesuré; on l'a accusé de poser devant son siècle. Se voyant méconnu, défiguré, calomnié, il a voulu

se montrer lui-même tel qu'il était; il a cherché sa justification dans une sincérité inouie, il a fait son portrait avec une fidélité parfaite et exposé le tableau de sa vie avec toutes ses ombres. Les gens qui ne peuvent concevoir un tel acte de courage, ceux qui ont toujours sur les lèvres ces grands mots de moralité et de religion, qui dans leurs bouches sont vides de sens, blâment, se voilent le face et se récrient.

O vous, les indignés! qui rougissez de ce que vous appelez le cynisme du philosophe, qui tombez en syncope devant sa noiceur et sa perversité, s'il était permis, ô, âmes pudibondes! à une main secrète, d'entr'ouvrir vos cœurs immaculés et de les exposer, à nu, au grand jour, devant tous; si ces replis profonds, intimes, ces recoins mystérieux où s'amasse la honte, où croupissent les basses envies, apparaissaient tout-à-coup à tous les yeux, quel vertueux spectacle vous offririez au monde que vous trompez et qui vous admire!

Jean-Jacques Rousseau s'honorait du titre de citoyen de Genève. Patriote ardent, il aimait de toute son âme cette petite république aux institutions démocratiques, où il avait puisé cet amour d'indépendance et de liberté qui fit la force de son génie. Genevois par le caractère, il avait la simplicité de mœurs de la vieille ville de Calvin ; rien n'était plus frugal que sa table, rien n'était plus

modeste que ses goûts. Au milieu de tous les raffinements d'un luxe exagéré, il vivait avec l'austérité d'un Spartiate. Bien que maintes fois sollicité d'y entrer, il fut presque toute sa vie éloigné de Genève, mais longtemps il avait médité sur ses institutions, et il entretint toujours une correspondance intime avec ses meilleurs citoyens. Partout où il se trouvait, il célébrait les fêtes nationales; et à ces jours, le souvenir de la patrie lui montait joyeusement au cœur, calmant l'agitation fiévreuse de ses pensées, ramenant les mille réminiscences enfantines, lointaines et riantes images du bonheur disparu, qui à la fois consolent et font verser des larmes.

Pour conserver leur indépendance nationale, ses concitoyens avaient pendant deux siècles tout sacrifié, repos, bien-être, richesses, vie. Rousseau s'inspirait de leurs exemples; ses théories sur la morale, sur la société, sur l'organisation de l'Etat, laissent voir l'empreinte de la République genevoise. Il porta partout cette fierté démocratique, qui dédaigneuse des apparences, des vaines distinctions extérieures, ne se courbe et ne s'humilie que devant la supériorité de l'intelligence et de la vertu. Les républicains dignes de ce nom ont de leur indépendance personnelle le plus haut sentiment, c'est pour eux un bien sacré, sur lequel nul

n'a le droit de porter la main. Jean-Jacques en était jaloux à l'extrême.

La moins odieuse des maîtresses de Louis XV ayant voulu le capter, en lui offrant des présents et une pension. Rousseau lui écrivit ces fières et audacieuses paroles :

« La femme d'un charbonnier est plus respec-
« table à mes yeux que la maîtresse d'un prince! »

Rousseau fit connaître et aimer la Suisse, il la popularisa; ses sites ravissants décrits par lui et rehaussés de tout l'éclat d'un style enchanteur apparaissent dans ses œuvres comme de riants tableaux où la nature grandiose se plaît à déployer ses merveilles. Il a donné le goût des voyages, des excursions à pied, il a été le révélateur éloquent de beautés qui, bien que frappantes et souveraines, n'avaient pas encore reçu de l'homme l'admiration qu'elles méritaient. Il a fondé un culte qui s'est perpétué et qui compte d'illustres disciples. Quel que soit l'avenir, le philosophe de Genève vivra; son immortalité est assurée, il l'a puisée à la source sacrée d'où tout découle, il l'a gagnée par une vie de tortures et de nobles efforts. Le peuple de Genève enorgueilli d'une gloire qui, tout en étant celle de l'humanité, est aussi la sienne propre, consacrera la mémoire du plus grand de ses citoyens par une solennité nationale, à laquelle s'associeront

de cœur tous les peuples chez qui ont triomphé les principes que préconisa Rousseau.

Il n'y a pas de spectacle plus beau qu'un peuple tout entier honorant ses grands hommes. O, Jean-Jacques! écrivain plein de feu et d'éloquence, toi qui reçus de la divinité ce don fatal et splendide, le génie! toi qui fus proscrit, exilé, malheureux, cœur torturé qui n'eu point de haîne, être souffrant, en proie à toutes les agonies, homme bon et doux qui *n'as jamais dit de mal de personne*, sombre rêveur creusant tous les problèmes, philosophe au cœur tendre, ami de l'enfant et de la femme, esprit généreux, âme fière et libre, le temps a étouffé la calomnie; le siècle qui vient de s'écouler sur la tombe où tu dors, n'a apporté à ta mémoire qu'un glorieux rajeunissement; les cent ans que Mirabeau accorde à l'envie ont passé, et enfin justice t'est faite!

EMILE SIGOGNE.